

## Pierre DAUNOU (1725-1794), maître chirurgien et démonstrateur dans l'art des d'accouchements

Au 18<sup>ème</sup> siècle, émane de la très active communauté médicale boulonnaise une médecine « en devenir » animée par de nombreux chirurgiens, sages-femmes, quelques médecins et apothicaires environnés de force charlatans.<sup>1</sup> Parmi les centaines de praticiens (-nes) que nous avons cotoyés, un bon nombre de personnalités émergent. Nous tairons Pierre Coze (1754-1821) d'Ambleteuse «expatrié » à Strasbourg, Charles Dunand (1785-1864) bourlingueur-corsaire qui revient mourir dans son château de Villabelle à Capécure. Nous oublierons les dynasties de maîtres-chirurgiens Arnoult, Bertrand, Bonnet, Butor, Dezoteux, Moras, Raimbaut et tant d'autres encore ... Le compagnon de notre évocation est un homme de l'art singulièrement méconnu. Pour l'hagiographe, cet agenais devenu boulonnais d'adoption, est pérennisé par son fils cadet, le célèbre historien et archiviste de l'Empire, Pierre Claude François Daunou (1761-1840). A travers cette esquisse biographique, découvrons un maître-chirurgien bien représentatif de son époque, un « chercheur de progrès » (Ernest Deseille) qui perdure par ses activités de pionnier dans la formation des sages-femmes. D'une pugnacité inflexible même dans l'égarement, il demeure néanmoins très attachant ...

### Guyennais de naissance, boulonnais de circonstances ...

Petit-fils du marchand François, fils de l'officier de santé Raymond, Pierre Daunou naît le 28 août 1725 à Castelnau-de-Gratecambe, petite bastide de Guyenne (actuellement Lot-et-Garonne). Conformément aux pratiques du temps, il entre en apprentissage à Agen seulement âgé de 14 ans, chez le maître-chirurgien Jean Lamothe. Après 2 années de « chirurgie pratique », le 15 décembre 1741, Marguerite Piedfort, l'épouse du maître Lamothe, lui rédige son certificat d'apprentissage. Monté à Paris, installé dans le quartier Saint-Sulpice, le jeune Pierre complète sa formation en suivant les cours sur « les principes de chirurgie », à l'Ecole



Miniature de Daunou père, réalisée par un de ses élèves, le chirurgien Charles Lambert

royale de chirurgie. Le démonstrateur Simon, lui remet son certificat d'assiduité le 4 septembre 1750. Puis dans la même école, il se spécialise sur « les maladies des femmes grosses, en travail, et accouchées ». Le prévôt de l'école et démonstrateur en « l'art et science des accouchemens » (sic), le Sieur Gervais, lui remet son certificat d'assiduité le 12 novembre 1750. Au printemps de l'année 1751, notre jeune chirurgien accompagne à Boulogne-sur-Mer une adepte des bains de mer. Il y rencontre Marie Madeleine Antoinette Péronne Sauzet (1720-1789), fille aînée d'un maître chirurgien de la ville, dont les aïeux paternels étaient apothicaires<sup>2</sup> en Dauphiné. Les tourtereaux convolent en l'église Saint-Nicolas, le 24 août 1751. Présenté et assisté par François Bertrand (1718-1778), l'aspirant est reçu maître chirurgien à Boulogne le 27 avril 1754, puis nommé « chirurgien du Roy pour l'Amirauté de Boulogne » le 11 juillet 1766 à la place de feu Jean Jacques Traversier (? - 1766). Praticien parfois critiqué par son empressement à effectuer des saignées et son âpreté au gain, sa

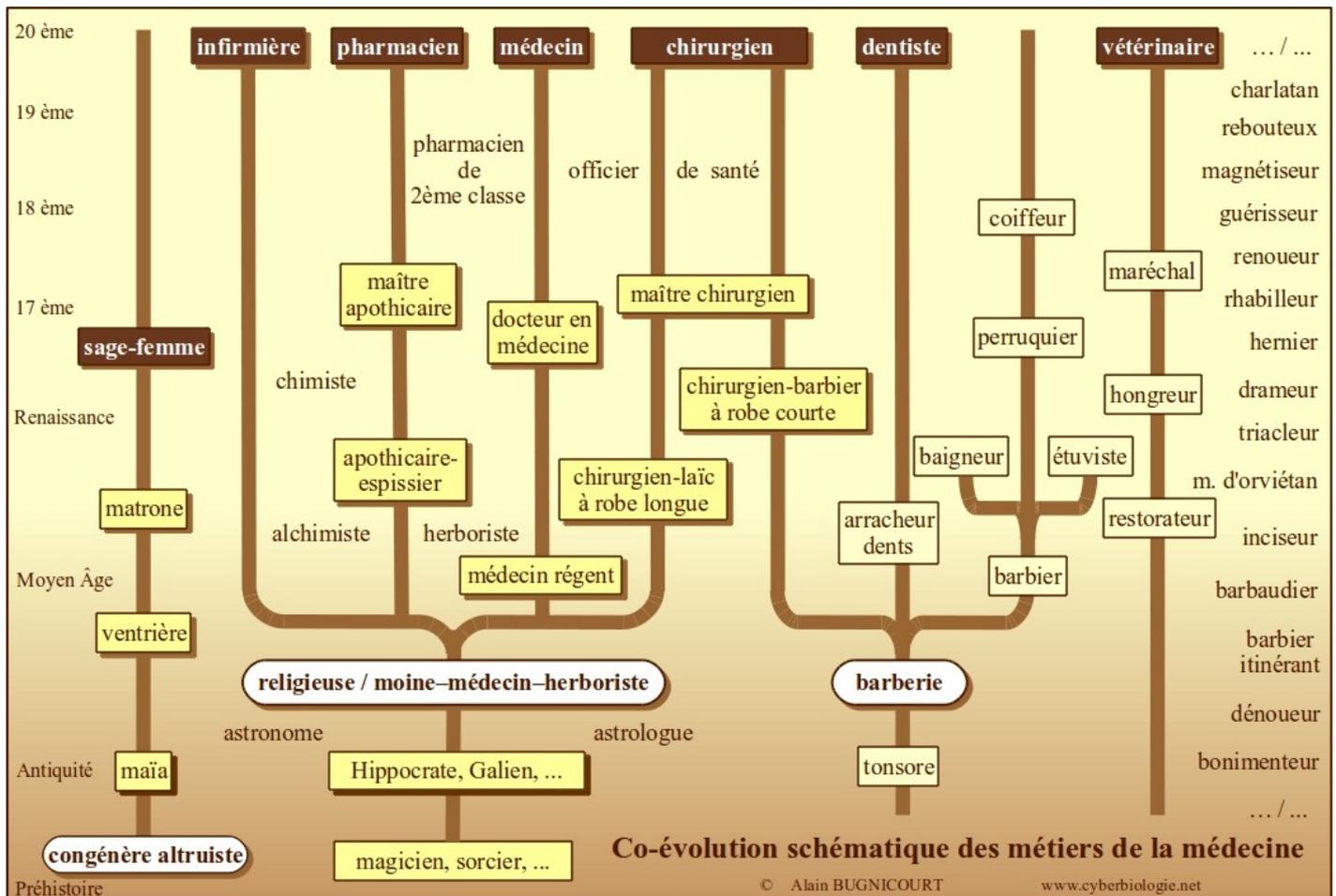
notoriété s'établit surtout grâce à son activité de démonstrateur dans l'art des accouchements. Après une vie active, le presque septuagénaire Pierre Daunou-père s'éteint à son domicile place St-Nicolas, le 1er janvier 1795. Dans son testament olographe daté du 29 août 1793, il institue son fils Pierre Claude François comme son légataire universel. Dommage pour sa fille qui reste dans la demeure familiale louée par son époux à son beau-frère suivant un contrat signé dès le 6 mars 1795, renouvelé le 6 mars 1800. Cette demeure est vendue

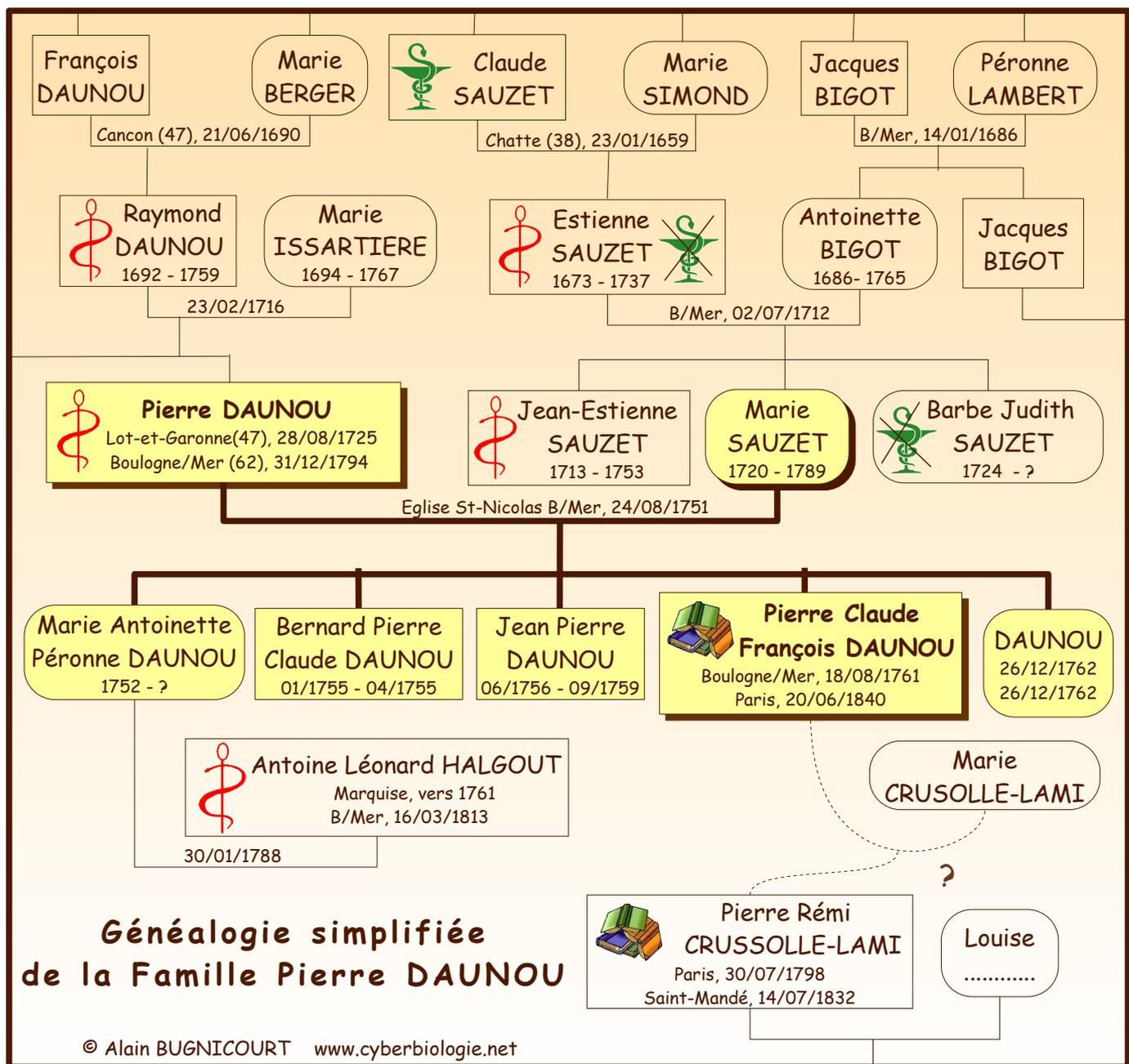
1 en 1793, la ville compte environ 10 500 habitants dont 1 seul médecin (François Souquet), 8 chirurgiens dont 6 maîtres (François Arnoult père et fils, Nicolas Bonnet, Léonard Halgoult et Pierre Bertrand, respectivement beau-fils et élève de Pierre Daunou, ...), 4 apothicaires et 9 élèves en chirurgie et 4 en pharmacie.

2 issu du long Moyen-Âge, l'apothicaire-espicer proche de l'alchimiste n'émerge que très progressivement. A la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, la faculté de médecine contrôle la formation et l'exercice des apothicaires. La maîtrise n'est possible qu'après 4 années d'apprentissage et 1 examen minutieux sur la connaissance des drogues. Ce n'est qu'en 1777 que Louis XVI sépare définitivement les apothicaires des épiciers ... mais leurs officines sont toujours inspectées par les médecins.

au Sieur Copin, le 28 juin 1805.

En parcourant la prose très détaillée du mémorable Ernest Deseille (1835-1889), secondé par une archiviste et la mémoire vivante de M. Fournet, nous avons retrouvé l'unique portrait du feu Pierre Daunou-père! Cette miniature est réalisée pour ou par un des élèves et ami de Daunou-père, le chirurgien calaisien Charles Lambert. Sa fille, J. R. Blanche Lambert (? - 1874), veuve du notaire A. C. Joseph Lemaire et nièce de l'Abbé Lambert, maître chirurgien et médecin de l'hospice de Boulogne, la lègue au musée par un testament olographe du 21 décembre 1871 (AM et Biblio. Annonciades).





### Une famille bourgeoise ordinaire ...

Le couple et une servante habitent chez et avec belle-maman, la Veuve Sauzet, née Antoinette Bigot (1686-1765) au N° 4 de la place Saint-Nicolas, en face du porche de l'église paroissiale du même nom (actuellement Place Dalton), à l'emplacement du café « chez Jules ». Ce logis comprend au rez-de-chaussée 3 pièces basses, 1 cuisine, 1 cabinet ouvrant sur la cour desservant une cave et un bûcher. A l'étage sont 4 chambres hautes, 1 cabinet et 3 petits greniers. Pierre et Marie auront 5 enfants, tous nés dans cette bâtisse. Leur aînée, Marie Antoinette Péronne (1752- ?), est la filleule de Pierre Rimbaut (?-1760), Lieutenant à Boulogne/Mer du Premier chirurgien du Roy Louis XV (1710-1774), le Sieur Germain Pichault de La Martinière (1696-1783). Elle épouse un des élèves de son père, Antoine Léonard Halgout (1761- ?), marquisien reçu maître chirurgien pour Boulogne/Mer le 10 janvier 1789. Sa puînée, baptisée par la sage-femme, est inviable ou morte-née. Son inhumation se déroule en présence de son père accompagné par son ami et élève, Charles Lambert. Suivent 2 garçons qui décèdent en bas-âge, dont les parrains sont le chirurgien Jean Butor (1711-1771) qui succède à la Lieutenance de Pierre Rimbaut (mars 1760), et Jean-Baptiste Bonnet. Leur unique fils survivant, Pierre Claude François devient prêtre oratorien<sup>3</sup> (de 1787 à 1792), puis célèbre révolutionnaire, historien et archiviste de l'Empire. Une plaque apposée sur la facade de sa maison natale commémore l'évènement. Sa biographie n'est plus à écrire (voir Marcel Fournet et Gérard Minart, en bibliographie). Âgé de 16 ans (1777), le jeune Pierre s'insurge contre la tradition des Daunou, refuse l'apprentissage de la chirurgie et le métier

<sup>3</sup> la congrégation de l'Oratoire est l'une des plus grande institution religieuse de la Contre-Réforme. Cette société de prêtres séculiers sans vœux, voués à l'enseignement et à la prédication a été introduite en France en 1611 par Pierre de Bérulle (1575-1629).

militaire. Après ses études au collège des Oratoriens, son père l'oblige donc à les terminer au séminaire<sup>4</sup> de l'Oratoire où il est ordonné prêtre en 1787. Daunou-père, déjà ébranlé par la perte de 2 fils, exerce son autorité pour préserver le cadet. En effet, E. Deseille nous rappelle qu'une interdiction paternelle lui sauve la vie, lors du vol mortel de Pilâtre de Rozier (1754-1785) et Pierre Ange Romain (1751-1785). Une défense formelle de son père l'empêche d'enjamber la nacelle avec ses amis, entre la Porte des Dunes et la Tour Gayette, le 15 juin. L'obéissance filiale lui évite de s'écraser quelques minutes plus tard, dans la garenne de Wimereux, aujourd'hui Wimille. Rejoignant la capitale en 1789, il demeure à l'hôtel Virginie, sobre garni de la rue Saint-Honoré<sup>5</sup>. Abandonnant la prêtrise, il se consacre à la politique et à Marie Crussolle. Sa fonction d'archiviste débute avec sa nomination d'administrateur/conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève<sup>6</sup>, du 2 mai 1797 au 15 décembre 1804. Promu par Napoléon « archiviste de l'Empire », au Palais du Corps législatif, l'actuel Palais-Bourbon, transféré à l'Hôtel de Soubise<sup>7</sup>, de 1810 à 1812. Après la campagne de Russie (novembre 1812), Daunou ressent l'impérieux besoin de s'éloigner du pouvoir. Il charge l'huissier impérial Jacques Barbet de signifier au ménage Lhomond qu'il leur donne congé au 1er janvier 1812, pour l'appartement que ce couple lui loue au n°22, de la rue Ménéilmontant (Paris 20ème). Destitué de son poste aux Archives sous la Restauration (1814), il s'abrite à son domicile jusqu'à la Révolution de 1830, après laquelle il retourne à l'Hôtel de Soubise. Atteint d'une maladie mortelle des voies urinaires en avril 1840 (cancer ?), il décède chez lui, souffrant mais travaillant, le 20 juin. Selon son souhait<sup>8</sup>, son inhumation se déroule dans la plus stricte intimité (pas de prêtre, ni cérémonie religieuse, invitation ou discours/éloge funèbre, ...), dans le « jardin Louis » c'est à dire au cimetière du Père-Lachaise de Paris, dixit Sainte-Beuve, à l'entrée de la 28 ème division. De sa probable relation avec Marie Crussolle naît Pierre Rémy Crussolle-Lami, littérateur confirmé ...

### **Sur l'apprentissage des maîtres chirurgiens ...**

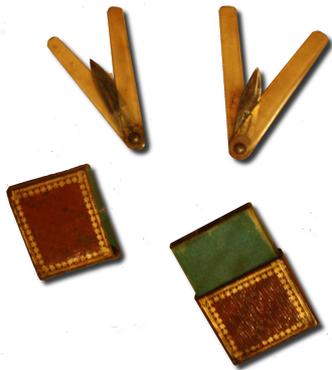
La formation du « garçon chirurgien » se résume à un apprentissage « sur le terrain », d'une durée de 2 ou 3 ans, chez un maître en l'art de la chirurgie, ponctuée par sa « Réception à la Communauté des maîtres chirurgiens ». L'aspirant, conduit et assisté par son maître, subit plusieurs examens oraux souvent programmés sur plusieurs jours. Admis, il prête serment. Il est alors autorisé à prendre « boutique et enseigne » pour exercer uniquement dans une ville, village ou bourg donné (souvent celui dont il est natif). Pierre Daunou et ses collègues forment donc chacun une dizaine d'apprentis au cours de leur carrière. Cette pratique naturelle de transmission d'un savoir donne lieu à la signature d'un contrat qui nous renseigne sur les rapports entre l'apprenti et le maître. Ainsi, le Brevet d'apprentissage de Pierre Coze (1754-1821), signé le 17 septembre 1770 avec Jean Butor (1711-1771), pour une durée de 3 ans. Ce dernier fournit le gîte, le couvert et l'instruction à Pierre, âgé de 16 ans. L'apprenti doit être obéissant, attentif et ne peut sortir du domicile du maître sans son autorisation. Sinon ses parents sont affublés d'une forte amende, payable en espèces (150 livres). Par-contre, la rémunération du Sieur Butor s'effectue « en nature ». Au début de chaque année de stage, les parents fournissent au maître force victuailles. Dans l'exemple évoqué, 1 versement annuel de 4 septiers de froment (environ 700 l), 1 tinne de beurre de 15 à 16 pots (environ 30l) et un cochon gras de 36 livres carnassières (environ 44 kg). E. Deseille remarque fort justement que Butor ne touche que la 1ère annuité. Ce qui permet à Pierre Coze de terminer sa formation à Paris, puis de faire souche à Strasbourg ... mais ceci est une autre histoire.

### **Le contexte médical de Pierre Daunou ...**

La médecine et la pratique chirurgicale journalière du 18ème siècle sont encore engluées dans la tradition

- 
- 4 la toute nouvelle congrégation finance la construction de ce séminaire dès 1617, sur une terrasse à proximité de la collégiale Saint-Martin. Cette maison des Oratoriens est détruite peu après la Révolution de 1789.
  - 5 cet hôtel était proche du couvent de l'Oratoire, anciennement sis au n° 145. Napoléon affecta son église à l'église réformée de France (Temple de l'oratoire). Les bâtiments conventuels ont été démolis en 1854 pour le percement de la rue de Rivoli. C'est là qu'il est arrêté le 3 octobre 1793, conduit à la trop célèbre prison de « La Force » jusqu'au 14 juillet 1794. Transféré aux « Madelonnettes » puis aux « Bénédictins Anglais », à l'hôtel des Fermes et enfin à Port-Libre (Palais-Royal) d'où il est libéré le 24 octobre 1794.
  - 6 son collègue et ami, le prêtre oratorien Louis Cotte (1740-1815) qui a quitté le sacerdoce en 1794 pour épouser Madeleine Marotte ( ? - 1805) rejoint Daunou à Paris et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève où il est conservateur-adjoint de 1798 à 1802.
  - 7 à l'époque, situé rue de Chaume, actuellement à l'angle de la rue des Archives et de celle des Francs-Bourgeois, Paris 3ème. Ce splendide hôtel du 18ème siècle abrite actuellement le Musée des Archives Nationales.
  - 8 Sainte-Beuve nous rappelle que Boulogne et l'Oratoire sont les deux patries que Daunou a quittées de bonne heure. Bien que devenu non croyant, Daunou affectionne toujours les Oratoriens. Comment être certain que « le jardin Louis » dans lequel il souhaite être inhumé, n'est pas le jardin de la maison du Mont Louis, vaste propriété jouxtant la collégiale Saint-Martin, à Montmorency ? C'est dans une bâtisse de ce domaine, que se réfugie Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), de 1757 à 1762, après sa rupture avec Mme d'Épinay (1726-1783) ... En 1840 le cimetière du Père-Lachaise, l'ex-Mont-Louis, était encore peu attractif pour les parisiens ...

hippocratique, la théorie des humeurs et la barberie. Louis XV (1710-1774) établit l'égalité hiérarchique entre les rares médecins et les nombreux chirurgiens (1743) puis hausse le niveau des cours et examens qui confèrent le grade de « maître chirurgien ». Néanmoins 2 types d'activités différencient ces « spécialistes des tâches manuelles ». La « petite chirurgie » de l'officier de santé ou chirurgien de « légère expérience » qui



Lancettes avec leur étui  
(photographie de l'auteur au Musée de l'AP-HP)

comprend la sempiternelle saignée, les sutures, le pansement des plaies, l'incision des abcès (avec cautère ou lancette), la pose des ventouses et quelquefois l'arrachage des dents. Il doit faire appel au maître chirurgien pour les situations difficiles. La « grande chirurgie » du maître chirurgien ne concerne théoriquement que les amputations, trépanations, hernies, extraction des calculs vésicaux, suturations d'organes blessés (estomac, intestins !) et enfin accouchements et césariennes sur parturientes décédées (pour sauver et/ou baptiser l'enfant), quelquefois sur femme vivante. Mais ce n'est qu'après la Révolution française que les médecins, minoritaires, perdent peu à peu leur position hiérarchique surprenante. De plus, le rôle des uns s'em mêlant dans celui des autres, suscite un nombre important « d'affaires » et de procès. Les uns accusent les autres d'exercice

illégal de leur discipline naissante, et réciproquement ! Sur « le terrain » on appelle l'homme de l'art qu'en dernier recours. Les situations cliniques sont toujours extrêmes, la tâche ardue, les moyens modestes, le pronostic et les émoluments aléatoires. La chirurgie du 18ème siècle ne connaît ni asepsie, antisepsie ou anesthésie efficace ... Fort heureusement notre ami Daunou a adressé au Docteur-Régent de la faculté de médecine de Paris, Mr Roux, les commentaires détaillés de certaines de ses observations cliniques. Ces pièces, précieusement conservées aux Archives de la Bibliothèque Inter-Universitaire de la faculté de Médecine de Paris (BIUM), nous permettent d'évoquer sa pratique quotidienne.

## La pratique chirurgicale de Pierre Daunou

A l'instar de toutes les provinces françaises, le boulonnais au 18ème siècle est encore parcouru par nombre de charlatans, d'ex-chirurgiens-barbiers, d'officiers de santé mais aussi de maîtres-chirurgiens. Ainsi Daunou se rend au chevet de ses



Le Quinquina, panacée d'une pharmacopée empirique à base de simples visant à réduire les signes cliniques de nombreuses pathologies (réalisée à partir de l'article de G. Dillemann

patients, en apportant lancettes et remèdes. Pratiquant une chirurgie d'urgence, souvent « de dernier ressort », ses gestes et sa pharmacopée visent à soulager les symptômes et les souffrances engendrées. La cause des maladies n'est pas encore recherchée efficacement. Proposant systématiquement les saignées



palette à saignée, graduée (photographie de l'auteur au Musée de l'AP-HP)

préventives (?) ou curatives (?), il les effectue souvent. Il débri de les apothèmes<sup>9</sup>, réduit les hernies, pratique scarifications et mouchetures sur les chairs ulcérées et/ou mortes, sonde les fractures à la recherche d'éventuelles esquilles osseuses. Ses pansements sont traditionnellement garnis de plumasseaux ou de bourdonnets<sup>10</sup>. Il utilise de nombreuses fomentations médicinales. Depuis quelques millénaires, des centaines de plantes différentes sont récoltées, séchées, exploitées.

L'alambic de l'alchimiste distille, extrait toutes sortes d'huiles et de résines. Notre ami chirurgien commande ses remèdes à l'apothicaire de son choix mais parfois, comme ses confrères, les prépare lui-même au grand dam de ce dernier. Certes, l'efficacité des ces médications reste très modeste, hormis le quinquina fébrifuge,

9 depuis le Moyen-Âge, ce mot évoque toutes sortes de tumeurs: abcès froids (classiques) ou chauds (phlegmons), oedème, enflure, etc ...

10 le plumasseau est un tampon de charpie (toile usée, coupée en petits morceaux), aplati, que l'on dispose sur les plaies et ulcères. Le bourdonnet est un petit rouleau de charpie de forme oblongue (allongée), destiné à absorber le pus d'une plaie profonde.

le laudanum antalgique, quelques plantes émétiques ou laxatives comme le calomel. En première intention, les fomentations ou embrocations qui sont des infusions, apozèmes<sup>11</sup> ou décoctions de plantes souvent reprises dans des spiritueux, servent à imbiber les compresses maintenues sur les parties malades. Elles peuvent être détersives, composées alors de millefeuille, aigremoine, millepertuis, petite serpentaire, orge et miel. Les éventuelles propriétés vulnérantes<sup>12</sup> des feuilles de persicaire en décoction dans le vin, sont également recherchées en absorbant des petits verres de ce cordial. En seconde intention, par exemple sur les lésions sphacélées<sup>13</sup>, Daunou à volontiers recours à l'onguent de Styrax<sup>14</sup> renforcé par une fomentation à base de Quinquina. Importé d'Amérique du Sud par la marine espagnole, le Quinquina devient une véritable « panacée » quand il guérit Louis XIV de ses fièvres palustres. La Cour, les alchimistes et les apothicaires s'emparent alors de cette poudre miraculeuse. Sa renommée persiste exagérément puisqu'en 1796, Hahnemann (1755-1843) effectue sa 1<sup>ère</sup> pathogénésie avec cette drogue dont seule l'activité antimalarique de la quinine qu'elle contient est intéressante. Durant 150 ans on usera et abusera du Quinquina. Daunou évoque ses qualités d'antiseptiques topique, avec l'aristoloche ronde dans le vin, animé avec une dissolution du camphre dans l'esprit de vin<sup>15</sup>. Par voie générale il prescrit le Quinquina à la dose de 2 gros<sup>16</sup> dans une infusion de camomille, par exemple. Bien-sûr, notre chirurgien est également adepte des cataplasmes, lavements anodins et émoullients, ou minoratifs doux comme la tisane de tamarin et de citronnelle agrémentée de 2 pincées de graines de lin. Pour favoriser la cicatrisation des plaies, assécher et cicatriser les escarres, il utilise la charpie sèche, râpée, mêlée de plomb brûlé, de baume de Saturne et d'onguent de Rhasis<sup>17</sup>. La charpie brute ou molle, absorbante, servant sur les plaies sanguinolentes. Quelle époque ... !

### Pierre Daunou, démonstrateur dans l'art des accouchemens ... (sic)

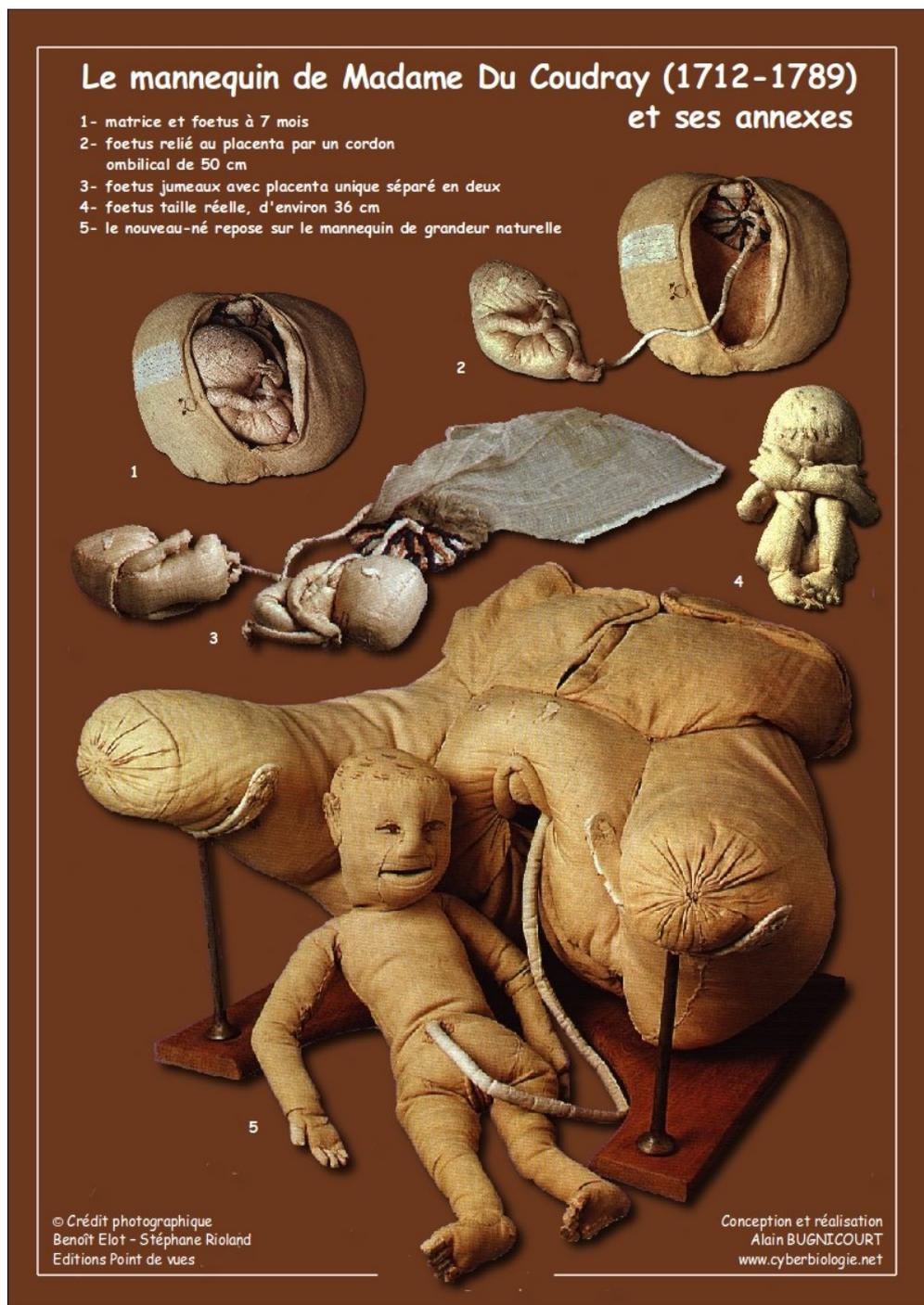
Le « Siècle des Lumières » est incontestablement celui de renouveau de la plus ancienne pratique médicale humaine. Officiellement ternie pendant près d'un siècle<sup>18</sup>, l'incident dramatique de « Louise Bourgeois » ne représente que la partie émergée d'un iceberg. En province l'illettrisme ambiant et l'absence de formation des matrones entraînent une grande hétérogénéité dans la qualité de leurs services. Elles sont souvent accusées d'être incapables, violentes et responsables de l'excessive mortalité natale ... qui contrarie le besoin de piétaille pour les armées. Heureusement la formation des sages-femmes s'améliore notablement, à l'initiative de l'une d'entre-elles, Marguerite le Boursier, femme Du Coudray (1712-1789). Pour pallier à l'incompétence de ses consœurs, elle effectue des séances de démonstrations dans l'art des accouchements (Auvergne, 1759). Ses cours sont exemplifiés sur un mannequin de sa fabrication<sup>19</sup> qui représente la partie inférieure du corps d'une parturiente en position gynécologique, en taille réelle<sup>20</sup>. Parcourant la France durant 25 ans, elle forme 3000 à 5000 sages-femmes et environ 500



Bassin d'accouchement utilisé jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle (photographie de l'auteur au Musée de l'AP-HP)

- 11 préparation au goût épouvantable, dont les concentrations des différents composants (100 à 200 g/l) sont comprises entre celles de l'infusion et de la décoction de l'époque.
- 12 se dit d'un médicament propre à guérir une blessure.
- 13 sphacèle est synonyme de gangrène sèche, c'est à dire d'une mortification des tissus, le plus souvent par arrêt de la circulation sanguine.
- 14 mélange contenant de l'huile de noix (7g), résine colophane = résidu de la distillation de la térébenthine, extraite d'un pistachier résineux (10g), résine élémi = extraite de la plante *Canarium luzonicum* (5g), cire jaune (5g) auquel on ajoute après homogénéisation 5g de Styrax liquide. Le Styrax ou benjoin (acide benzoïque) est une résine végétale encore utilisée comme fixateur en parfumerie, notamment chez Yves-Saint-Laurent ...
- 15 nom ancien pour l'alcool éthylique ou éthanol, obtenu par distillation du vin ou autre boisson fermentée.
- 16 ancienne mesure de poids qui correspond à la drachme romaine soit environ 3,375g, ou 3 scrupules romaines de 1, 125g (1/3 drachme) soit 72 grains !
- 17 le baume de Saturne est une dissolution de sel ou sucre de plomb (2 onces) dans l'huile ou l'esprit de térébenthine (4 onces) à laquelle on ajoute du camphre en poudre (½ once). Pour guérir toutes les plaies, dartres, ulcères, chancres, gangrènes, ... L'onguent de Rhasis, une dissolution de cire blanche (3 onces) dans l'huile d'olive (12 onces) à laquelle on additionne de la céruse = blanc de Saturne ou carbonate de plomb (3 onces). Cet onguent servait sur toutes les écorchures.
- 18 la maîtresse sage-femme Louise Bourgeois femme Boursier (1563-1636), après avoir accouché la reine Marie de Médicis (1575-1642) de ses 6 enfants (dont seront 2 rois), eut la malchance de perdre de la fièvre puerpérale la fille de l'épouse d'Henri IV (1553-1610), Marie de Bourbon-Montpensier (1605-1627). Cet accident, amplifié par l'attitude belliqueuse de « la Boursier », chasse les ventrières de la Cour et permet l'installation des accoucheurs-principiers, jusque-là écartés pour des raisons de décence. La fondation de l'obstétrique en résulte au 17<sup>ème</sup> siècle par JLM. Guillemeau (1766-1853), François Mauriceau (1637-1709) et consorts.
- 19 dès 1750, de nombreux cours d'accouchement sont organisés en Europe, s'appuyant sur divers mannequins moins perfectionnés (Suède, Angleterre, Allemagne et même à Paris).
- 20 des radiographies récentes indiquent la présence d'un bassin osseux de femme ... et des tibias en bois.

maîtres chirurgiens, futurs démonstrateurs. Ainsi, l'administration



Pendant 20 ans, Pierre Daunou effectue des démonstrations d'accouchement sur ce mannequin, vraisemblablement à l'Hôtel de ville de Boulogne-sur-Mer (conception et réalisation à partir du livre des Éditions Point de vues)

de la province d'Artois finance le stage de 7 matrones<sup>21</sup>, le 29 mars 1774. Puis, sur proposition de l'Intendant de la Généralité d'Amiens<sup>22</sup>, le mayeur et échevins de Boulogne-sur-Mer envoient à Amiens le maître chirurgien Pierre Daunou acquérir pour 200 livres et s'initier à la manipulation de ce « phantom »<sup>23</sup>. Les 11 participantes qui l'accompagnent reçoivent 15 sous par jour pour leurs frais de séjour. Les 3 élèves les plus

21 la femme du Sieur Lapierre reçoit 72 livres pour son voyage et son séjour; Marie Jeanne Moreau, veuve de Milon Burdy d'Etaples, la somme de 60 livres; Marguerite Vassal, femme de Claude Clément berger à Audinghen, 50 livres; la femme Picart de Fiennes 72 livres; Marie Françoise du Vast, épouse du Sieur Sigisbert d'Haillecourt chirurgien à Wimille 42 livres et Marie Perrine Bodin, femme de Ringot d'Ardinghen la somme de 72 livres.

22 l'année suivante (1775) l'intendant de la Généralité de Caen, Mr de Fontette, organise 2 cours pour les sages-femmes puis un 3ème suivi par 11 maîtres chirurgiens qui répercuteront leur savoir à l'aide de 14 mannequins acquis ! Nombre d'Intendants feront de même (Tours, Châlons-sur-Marne, Bordeaux, Rouen, etc).

23 lettre du 28 mai 1774 – A.M. de B/Mer, liasse 1010. Le coût de la machine est à prélever sur la caisse de l'octroi du Calais. En dehors des cours la machine restera à l'Hôtel-de-ville de Boulogne pour la protéger des dégradations.

méritantes obtiennent un prix de respectivement 60, 36 et 24 livres. A l'automne, notre homme inaugure à Boulogne son 1er cours d'accouchement d'une durée d'un mois (23 octobre 1774). Comme certains confrères, notre démonstrateur prononce un long discours préliminaire dans lequel il fustige les pauvres sages-femmes, encense les décideurs et les maîtres chirurgiens et se réjouit des besoins humains comblés pour la Nation. Chaque année Pierre Daunou effectue 2 cours, en avril et octobre, pour une indemnité de 120 livres par cours. L'administration couvre également le budget de fonctionnement: pour les fournitures de bois, lumière, chaises, tables, bancs et balais elle verse la somme de 92 livres 5 sous et 9 deniers le 14 juin 1776. Chaque paroisse du boulonnais se pressant d'envoyer 1 élève, 5 à 10 matrones sont acceptées chaque année comme maîtresses sages-femmes à la Communauté des maîtres chirurgiens de Boulogne, après avoir suivi 2 cours et 1 examen. Une des sages-femmes jurées formées par ses soins, Adélaïde Doubout née Lafaille figure au Panthéon de l'Artois. A Boulogne-sur-Mer, elle accouche Augustine Coillot (1764-1850), mère de notre célèbre Charles Augustin Sainte-Beuve (1804-1968) qui consacrera un des multiples portraits littéraires à son ami, Pierre Daunou-fils. Sa lecture est évidemment délicieuse. Malheureusement Daunou-père n'a pas été honoré de la sorte. Adélaïde Lafaille a donc tenu dans ses bras le génial écrivain et critique littéraire, quelques années avant Madame Victor Hugo ! Mais le délicat mannequin « accouche » si souvent que des réparations estimées à 200 livres sont nécessaires « tant à la machine qu'aux enfants qui servent à la manœuvre pour les cours » (1786). La même année, il obtient l'autorisation de publier son excellent petit livre sur la « Méthode de nourrir et de soigner les enfants nouveaux-nés »<sup>24</sup>. Pierre Daunou effectue sa dernière démonstration avril 1793. En 1796, le maître chirurgien P.G.G. Bertrand, en accord avec le département, se propose de rétablir les démonstrations bisannuelles ... mais l'époque a changée. Henri Stofft nous apprend qu'un contemporain de Pierre Daunou, Jean-Jacques Bouestard de la Touche (1730-1810) fut encore moins « entendu » que notre ami boulonnais. Ce morlaisien initie une école pour les sages-femmes qui fonctionne de 1773 à 1778. Les apprentisses suivent des cours théoriques et manipulent sur un « fantôme » conçu par lui. De plus, ce breton novateur rémunère les services de parturientes qui acceptent d'accoucher à « l'hôpital », entre les mains de apprentisses. Après 3 à 4 mois, les matrones repartent avec le livre de leur démonstrateur, un étui à lancettes et une seringue à lavement, pour un coût maximum de 60 francs.



*Seringue de sage-femme, pour lavement et baptême in utero (collection de l'auteur)*

### **Les aléas de carrière de Pierre Daunou ...**

La carrière de notre sympathique chirurgien est oblitérée par 2 manquements, vécus par lui comme 2 injustices. D'une part, la succession de feu Pierre Raimbault, décédé le 13 janvier 1760, « Lieutenant du 1er chirurgien du roi ». Malgré la requête dûment argumentée qu'il adresse aux mayeur et échevins de Boulogne (27 janvier 1760), ce poste lui échappe au profit de son collègue Jean Butor. Ce dernier décède le 6 décembre 1771. La Lieutenance à nouveau vacante est confirmée pour Antoine Nicolas Bonnet, le 17 janvier 1772. La fonction de chirurgien major à l'Hôpital Saint-Louis de Jean butor échappe également à Pierre Daunou. En effet, François Souquet, chirurgien en place à l'hôpital depuis 1767, avec l'appui de l'Evêque de Boulogne, fait nommer son ami le chirurgien Louis Auguste Moras (1731-1781). Cet épisode entraîne la diffusion d'un libellé et d'une chanson diffamatoires anonymes et d'un malheureux procès (1772). Voir la transcription des pièces originales sur le site de Marcel Fournet.

### **Daunou et le Dr Thomas Nowell ...**

Une malencontreuse affaire ponctue la vie de notre chirurgien émérite. Le 17 mai 1793 Pierre Daunou organise une pétition pour dénoncer un éventuel exercice illégal de la médecine de son confrère anglais Thomas Nowell (1760-1807). Non seulement l'affaire est très douteuse, mais de plus les médecins anglais William Woodville (1752-1805) et Nowell immortalisent leurs activités en inoculant du fluide vaccinal apporté de Londres, à 3 enfants vaccinifères<sup>25</sup>, le samedi 19 juillet 1800. Les sérosités de ces fillettes servent

24 1 exemplaire est conservé à la bibliothèque des Annonciades de Boulogne/Mer (C 6705). Un extrait est consultable sur le site de notre ami M. Fournet.

25 l'utilisation d'enfants vaccinifères pallie à l'instabilité des exsudats pustuleux et/ou des croûtes récupérés environ 7 jours après leur inoculation.



Les plantes médicinales étaient utilisées de façon empirique depuis plus de 10 000 ans dans l'espoir de diminuer les symptômes de nombreuses maladies dont on ignorait l'étiologie. Chaque province possédait un arsenal de plantes autochtones consciencieusement exploitées mais peu efficaces. Depuis l'avènement de la thérapeutique moderne à partir du milieu du XIXe siècle, leur emploi a cédé la place à de nombreuses substances agissant sur les causes de maladies largement explicitées. (photographie Larousse médical illustré, 1912)

à inoculer un second groupe d'enfants vers le 26 juillet dont les exudats pustuleux sont récupérés vers le 3 août puis expédiés à Paris pour vacciner avec succès le fils du Dr colon, le vendredi 8 août 1800. La France fut donc partiellement vaccinée à partir de ce second groupe d'enfants vaccinifères dont les noms nous sont inconnus. Quelques mois plus tard le 18ème siècle se termine en répandant la première vaccination expérimentale nous protégeant d'un fléau immémorial. Aux pieds des remparts de la Hauteville, depuis le 11 septembre 1865, la statue d'Edouard Jenner (1749-1823) commémore cette entreprise. En généralisant scrupuleusement cette vaccination, en moins de 2 siècles, la variole est éradiquée...

Au terme de notre évocation, souvenons-nous de l'origine de notre médecine. Pierre Daunou-père et sa quirielle de confrères civils et militaires étaient aux confins de leur art. Que de progrès effectués en si peu de temps. Ce courageux pionnier n'a connu ni l'anesthésie, l'antisepsie, l'asepsie et à fortiori les antibiotiques permettant une chirurgie réparatrice et/ou abdominale. Seule la révolution médicale du 19ème siècle assurera l'avènement d'une médecine efficace et préventive, d'une chirurgie d'urgence et/ou réparatrice alliées à une pharmacopée constituée de médicaments certifiés. Sauvegardons ce patrimoine humain et technologique, indispensable à la qualité de vie de chacun d'entre-nous ...

Alain BUGNICOURT  
Biologiste, ex-chercheur sur  
les maladies transmissibles

Le site de l'auteur, [www.cyberbiologie.net](http://www.cyberbiologie.net), comporte un important dossier « DAUNOU » pour approfondir et illustrer cet article, notamment à partir des nombreux documents consultés aux Archives Municipales et à la Bibliothèque des Annonciades de Boulogne/Mer.

### Bibliographie sommaire

- Bataille Guy. Interview imaginaire de Pierre Daunou. Les Cahiers du Vieux Boulogne n° 9, mars 1981
- Benozio Michel, Beugnot Claire, Demoy Sophie, Dubois Arlette, Durier Caroline, Gelis Jacques et Petitcolas Jacques. La machine de Madame Du Coudray. Editions Point de vues, Rouen 2004
- Bertrand P.J.B. Précis de l'histoire de Boulogne-sur-Mer. Tome Premier. Boulogne, 1828
- Bernard Jacques. Médecine et remèdes en France au 18 ème siècle. Edition VPTC. Le château d'Olonne, 2001
- Buchard L., Curveiller S., Tintillier E. La vie hospitalière à Calais, des origines à nos jours. Editions Le Téméraire. Calais, 1997
- Daunou Pierre. Sur une hernie inguinale complexe, guérie par la gangrène. In « Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc. » n° XXI, juillet 1764. Imprimerie Vincent, Paris. 576 pages. Consultable sur la bibliothèque numérique de la BIUM : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?90145x1764x21> (Cote 90 145, 1764, n°21)
- Deseille Ernest. L'année boulonnaise. Ephémérides historiques intéressant le pays boulonnais. Edité par la société Académique de l'Arrondissement, 1885-1886
- Dillemann Georges. La pharmacie du IIIè siècle à l'époque contemporaine. In Histoire de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire. Tome V Albin Michel/Laffont/Tchou. Paris, 1977

- Dumont Yvette, Cherrier Gérard. Matrones et sages-femmes dans « Histoire de la santé en Seine et Marne depuis le XII<sup>e</sup> siècle ». Edité par le service éducatif des Archives Départementales de Seine et Marne, n° 60, Melun, 1984
- Gelis Jacques. Sages-femmes et accoucheurs : l'obstétrique populaire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. In « Annales. Economies, sociétés, Civilisations. 32<sup>e</sup> année. N. 5, 1977, pp 927-957
- Guerard. Notice sur M. Daunou. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, Tome III, pp. 209-257, Paris, Didot, 1842
- Hillairet Jacques. Dictionnaire historique des rues de Paris. Tomes I et II. Editions de Minuit. Paris, 1997
- Lefebvre Alphonse. Articles dans « La France du Nord » du 2 juillet 1896; 4 septembre 1907; 11 septembre 1907 et 26 mai 1909 (Bibliothèque Annonciades de Boulogne-sur-Mer)
- Lemaire Jean-François. La médecine napoléonienne. Nouveau Monde Editions/Fondation Napoléon. Paris, 2003
- Le voyer Paul. Recueil des Inscriptions parisiennes 1881-1891 pour la ville de Paris. Edité en 1891. BNF/Gallica
- Michaud Frères. Biographie Universelle ancienne et moderne. Supplément. Vol. 61, pp. 449-452, 1836
- Minart Gérard. Pierre Daunou, l'anti-Robespierre. Editions Privat, 2001
- Reveillez H. Daunou. Revue de Boulogne-sur-Mer. N° 91 et 92, 1933 (AM de B/Mer)
- Sainte-Beuve. Ecrivains critiques et historiens littéraire de la France, XIII, Mr. Daunou. La revue des Deux Mondes. Tome 7, 1844
- Stofft Henri. L'Ecole des sages-femmes de Morlaix à la fin du règne de Louis XV et sous le règne de Louis XVI. Dans « Histoire des Sciences Médicales ». Tome XVII, n°1, Paris, 1983